



HAL
open science

LA SOUFFRANCE DE L'AUTONOMIE

Sandra Gaviria

► **To cite this version:**

Sandra Gaviria. LA SOUFFRANCE DE L'AUTONOMIE. Agora débats/jeunesses, 2012, 10.3917/agora.062.0007 . hal-02385935

HAL Id: hal-02385935

<https://hal.science/hal-02385935v1>

Submitted on 29 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SOUFFRANCE DE L'AUTONOMIE

La première expérience de vie en solo des étudiants

Sandra Gaviria

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « [Agora débats/jeunesses](#) »

2012/3 N° 62 | pages 7 à 17

ISSN 1268-5666

ISBN 9782724632903

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2012-3-page-7.htm>

Pour citer cet article :

Sandra Gaviria, « La souffrance de l'autonomie. La première expérience de vie en solo des étudiants », *Agora débats/jeunesses* 2012/3 (N° 62), p. 7-17.

DOI 10.3917/agora.062.0007

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La souffrance de l'autonomie

La première expérience de vie en solo des étudiants

Sandra Gaviria

INTRODUCTION

Les difficultés que les jeunes éprouvent à se séparer physiquement de leur famille sont rarement évoquées en sociologie. Le domaine de la souffrance appartient surtout à la psychologie et à la période de l'adolescence (Jeammet, 2004) : syndromes du « nid vide » pour les mères et de Peter Pan pour les enfants qui ne veulent pas grandir et quitter leurs parents (Kiley, 2000). L'objet de cette étude est de porter un regard nouveau sur l'analyse de la décohabitation familiale des étudiants lors de leur première expérience de vie en solo. Il s'agira de comprendre le sens qu'ils donnent à cette expérience dans une société où la norme d'autonomie est forte, notamment pendant la période étudiante : il est considéré comme positif qu'ils quittent la maison des parents. Mais cet article se propose de montrer que l'injonction à l'autonomie n'est pas toujours vécue positivement et que cette autonomie peut se transformer en une liberté pesante.

L'autonomie de la jeunesse est valorisée par les politiques sociales, les projets politiques, la famille et la société. La sociologie de la jeunesse a analysé l'accès à l'âge adulte en termes d'autonomie et d'indépendance (capacité de se donner sa propre loi et d'obtenir ses propres ressources) (Chaland, 2001, de Singly, 2001) ou de seuils de passage (Galland, 2006). Toutefois, les études se consacrant aux difficultés de ce processus restent peu nombreuses. Comme le montrent les récents travaux du Secours catholique (2010), les étudiants et plus largement les jeunes sont touchés par une forte précarité ; dès lors qu'en est-il de la décohabitation des étudiants ? Que ressentent-ils lorsqu'ils se retrouvent seuls dans leur logement, lorsqu'ils doivent gérer leur quotidien, affronter une panne de chauffage ou le paiement de leurs factures ?

L'autonomie est souvent confrontée au paradoxe suivant : « L'individu doit simultanément montrer sa singularité et entrer dans les modules de socialisation. Une autonomie authentique ne saurait être prescrite. Elle serait plutôt un trésor de richesse provenant des tréfonds de l'intériorité. »

(Ehrenberg, 2010, p. 262.) Elle n'aurait de valeur épanouissante que lorsqu'elle est choisie, permettant ainsi l'accomplissement personnel. Lorsque les étudiants vivent seuls pour la première fois, ils subissent en partie une autonomie « imposée » par un modèle social fort qui les incite à partir du domicile parental au moment des études. De plus, les universités sont souvent éloignées du domicile familial. Parfois surviennent des déceptions lorsque la « vie en solo » commence. Pour certains, cette expérience est compliquée, voire négative. « L'expérience juvénile contemporaine procède d'un mécanisme de socialisation dont on ne peut ignorer

la brutalité et les risques dès que les individus ne disposent pas de ressources sociales et psychiques qui leur permettent de triompher d'une double épreuve, celle de l'obligation d'être soi-même, d'être autonome et de se motiver, et celle d'être efficace et performant. » (Dubet, 2004, p. 289.)

Cet article est issu d'un travail de terrain mené auprès d'étudiants vivant seuls depuis moins de deux ans. Nous verrons tout d'abord que vivre seul constitue une étape « obligée » dans le parcours des jeunes étudiants français, qui peut être vécue positivement compte tenu de la nouvelle autonomie qu'elle apporte, mais aussi négativement en raison des difficultés à affronter la vie en solitaire. Les jeunes mettent en place des stratégies de contournement pour remédier aux moments dif-

ficiles et, lorsque celles-ci ne suffisent plus, la souffrance s'installe et le retour chez les parents est envisagé.

Méthodologie

Cet article se fonde sur une enquête de terrain menée en 2010 auprès de 100 étudiants qui vivent en solo pour la première fois après le départ de chez leurs parents et depuis moins de deux ans. Il s'agit d'entretiens semi-directifs menés par les étudiants en première année Carrières sociales de l'IUT du Havre auprès d'étudiants habitant majoritairement en Seine-Maritime. Sur les 100 étudiants interrogés, 80 ont moins de 20 ans et 80 sont des femmes. Du point de vue de l'origine sociale, on constate que 37 sont issus des classes supérieures, 34 viennent des classes moyennes et 29 des classes populaires. Enfin, notons que 66 étudiants vivent seuls depuis moins de six mois et 73 habitent dans un logement de moins de 30 m². La majorité d'entre eux vivent à moins de 200 km de chez leurs parents. Enfin, 60 enquêtés sur 100 déclarent que l'expérience de vie en solo et le départ de chez leurs parents sont positifs.

VIVRE SEUL : UNE ÉTAPE OBLIGÉE

L'autonomie est souvent considérée en France comme inhérente aux individus, comme si toute personne la recherchait tout au long de sa construction identitaire. Il y aurait ainsi des modèles quant à la façon dont elle doit s'obtenir et se vivre selon les âges de la vie. Au moment de la petite enfance, les « petits » doivent manger seuls, dormir seuls,

délaisser leur « doudou », etc. Au moment de la jeunesse, il faut progressivement gagner sa vie pendant les vacances, avoir son monde à soi et ne plus tout raconter aux parents, puis partir de la maison à un moment donné.

Les étudiants vivent de plus en plus souvent un temps de vie individuelle (Arbonville, Bonvalet, 2006). Il s'agit d'une étape valorisée en ce qu'elle permettrait d'être armé dans la vie. « Les jeunes insuffisamment armés risquent de souffrir plus tard d'une "dépendance au sein des relations privées". » (de Singly, 1998,

p. 362.) Ce parcours est favorisé par les aides financières¹ attribuées aux jeunes, comme l'aide personnalisée au logement (APL) ou l'allocation de logement sociale (ALS). Ils sont considérés comme des individus à part entière, les ressources de leurs parents ne sont pas prises en compte.

Ce départ est souvent vécu individuellement et familialement comme définitif. La maison des parents est, au fur et à mesure que le temps passe, de moins en moins ressentie comme la leur par les étudiants (Gaviria, 2005). Après leur départ, ils alternent des situations variées mais la vie en solo semble essentielle à un moment ou à un autre de leur parcours. En 2011², l'enquête de l'Observatoire de la vie étudiante montre que 22 % des étudiants vivent seuls en location, 10 % en cité universitaire ou en foyer et 2 % dans un logement dont la famille est propriétaire. Au total, les étudiants qui vivent seuls représentent donc 34 % des jeunes étudiants. Ils sont 22 % à vivre en couple ou en colocation.

La vie en colocation n'est pas considérée de prime abord par les jeunes rencontrés comme un mode de vie satisfaisant pour aborder cette nouvelle étape. Vivre avec des inconnus, s'adapter à l'autre, se supporter, cela semble plus difficile que se gérer soi-même et être seul face au quotidien. Ces jeunes ne considèrent pas que vivre « avec » est une garantie de bonheur ou tout au moins permettant de « se donner des chances de ne pas être malheureux ». L'emplacement des universités contraint les étudiants, notamment en province, à la mobilité résidentielle ; les logements universitaires sont petits (en particulier les chambres : 9 m²) et aménagés pour accueillir une seule personne.

L'injonction à l'autonomie n'est pas toujours vécue positivement et cette autonomie peut se transformer en une liberté pesante.

1. La plupart des étudiants locataires peuvent bénéficier d'une aide versée par les caisses d'allocations familiales (CAF) qui est destinée à couvrir partiellement leur loyer. Mais ces aides ne sont pas des « aides spécifiquement réservées aux étudiants ». Toute personne disposant de faibles ressources peut en bénéficier, y compris donc les étudiants.

2. L'âge moyen des étudiants est de 22,5 ans. Les étudiants de l'enquête OVE (2011) ont entre 18 et 30 ans.

L'autonomie est un processus accompagné de plus ou moins près par les parents (Cicchelli, 2001). À titre d'exemple, la démarche pour trouver un logement peut être faite par les parents, les étudiants découvrent alors leur logement une fois le choix effectué. Cécile Van de Velde (2011) distingue la solitude « ressource », socialement valorisée, de la solitude incarnée dans des formes « moins choisies ou maîtrisées ». Parmi les étudiants rencontrés, on constate que 60 d'entre eux appartiendraient à la première catégorie ; ils considèrent l'expérience de vie en solo comme positive, ils mettent en avant leur plus grande liberté et autonomie. Les autres (40 d'entre eux) sont plus mitigés ; la solitude est moins maîtrisée, la distance avec leur famille et leurs amis mais aussi la gestion du quotidien (tâches domestiques, factures, courses, repas) peuvent être pesantes surtout pendant les trois premiers mois. À l'issue de ces premiers mois, certains décident alors de poursuivre leur vie en solo tandis que d'autres envisagent de changer de mode de vie.

La vie en colocation n'est pas considérée de prime abord par les jeunes rencontrés comme un mode de vie satisfaisant pour aborder cette nouvelle étape. Vivre avec des inconnus, s'adapter à l'autre, se supporter, cela semble plus difficile que se gérer soi-même et être seul face au quotidien.

LES BÉNÉFICES DE L'AUTONOMIE

L'autonomie est socialement considérée comme procurant du bonheur parce que l'individu devient plus libre dans ses choix et qu'il est moins soumis au contrôle et à la contrainte des autres. Par exemple, avoir sa voiture permet d'acquérir une liberté de circulation, avoir son propre logement permet d'être loin du regard et du contrôle parental. Les bénéfices que procure une plus grande autonomie sont mis en avant dans les discours des interviewés. « L'action autonome est le *style d'action* le plus valorisé, celui que nous *attendons* et que nous *respectons* le plus, qui possède le plus grand *prestige* parce qu'il est considéré comme le plus efficace instrumentalement et le plus digne symboliquement. » (Ehrenberg, 2010, p. 16.) En passant du statut de lycéen à celui d'étudiant, les jeunes ont davantage de liberté : d'horaires (sortir, se coucher, passer du temps à surfer sur internet, travailler), de mouvement (aller ou non en cours...), et de fréquentations (rencontrer de nouvelles personnes...). Dans le même temps, les relations avec les parents se transforment. Les étudiants suivent les grandes lignes du modèle normatif transmis par ces derniers (aller en cours, étudier, gérer un budget...) mais l'adaptent et jonglent avec. Ils transgressent parfois les règles fixées et sont fiers de s'autocontrôler. Ils jouent avec leur autonomie pour mieux la saisir, la contrôler, l'expérimenter. Martine, 22 ans, partie de chez ses parents depuis un an et demi, déclare ainsi :

« Si je veux passer une journée au lit, je peux passer une journée au lit, même si ce n'est pas conseillé. J'adore ma liberté et cette autonomie qui m'a fait grandir. Je suis plus contente d'être partie que triste. »

Ils prennent conscience de leurs points faibles : le manque de volonté pour se lever le matin, la tendance à trop dépenser, à ne pas cuisiner, à passer trop de temps devant les écrans, à laisser traîner les tâches à accomplir comme le ménage ou la lessive. Céline vit seule depuis trois mois :

« Je dois gérer mon argent parce qu'avant je ne savais pas du tout gérer mon argent. Comme on dit, l'argent me brûlait les doigts, donc maintenant je fais plus attention. »

L'absence de contrôle parental est un soulagement :

« Je peux faire ce que je veux. Si par exemple j'ai pas envie de nettoyer mon appartement, je ne le fais pas. Tandis qu'à la maison ma mère contrôle toujours le ménage. Si j'ai envie d'aller à l'école avec des affaires pas repassées, j'y vais. Si j'ai envie de manger des conneries, je mange des conneries. »

« Pendant l'enfance et même pendant l'adolescence, chacun s'inscrit dans l'espace domestique des parents et accepte plus ou moins leurs valeurs. » (Kaufmann, 1992, p. 43.) Au cours des premiers temps de la vie en solo, les étudiants modèlent les contours de leur autonomie. C'est un grand sentiment de liberté qui émerge car ils peuvent faire ce qu'ils veulent, quand ils le souhaitent, sans avoir besoin de prévenir ou de demander la permission. Cette liberté s'accompagne d'un changement dans les relations avec les parents. Ils mettent en avant que l'ambiance est plus « douce » lorsqu'ils rentrent les week-ends. Les parents les considèrent plus responsables et dignes de leur confiance.

La possibilité de rentrer les week-ends est importante : « Lorsque la ville des études n'est pas trop éloignée de la ville de résidence des parents, les étudiants mènent souvent une "double vie" : la vie familiale, les amis d'enfance, les loisirs, la détente et les tâches administratives constituent les piliers de la ville de résidence des parents, tandis que la ville universitaire est un lieu d'études mais aussi un lieu de loisirs et de sorties nocturnes. Il s'agit dans ce cas d'une autonomie résidentielle basée sur l'indépendance, la liberté qui s'effectue à distance et surtout hors du contrôle des parents. » (Cicchelli, Erlich, 2000, p. 71.) D'ailleurs, dans les premiers temps de la vie en solitaire, il est difficile pour les étudiants de définir leur chez-soi. Ainsi, au cours des études, le lieu de résidence est une notion assez imprécise. Ils peuvent conserver un point d'attache chez leurs parents tout en ayant d'autres modes d'hébergement. Ces derniers sont des lieux de séparation progressive d'avec le domicile familial (Grignon, Gruel, Bensoussan, 1996). La décoration du lieu de vie

peut alors servir à la personnalisation et à la construction d'un « chez-soi ». Ainsi, Loriane déclare :

« Je vis dans un T2 où il y a donc une salle et une chambre plus les pièces d'eau. Il se situe près de la gare et, pour être franche, je m'y suis sentie bien uniquement lorsque j'ai terminé ma décoration, ce qui m'a permis de me sentir vraiment chez moi. » (18 ans, vit seule depuis trois mois.)

LA SOLITUDE DANS L'AUTONOMIE

Les étudiants éprouvent parfois des difficultés pour vivre et s'approprier leur autonomie. « Chez mes parents, des fois ça m'arrivait de me retrouver toute seule mais ce n'était pas pareil, ce n'est pas le même sentiment de solitude », explique Charlène (18 ans, vivant seule depuis trois mois).

Si tous les étudiants interrogés, ou presque, parlent de moments de solitude, ils les évoquent souvent comme une contrepartie à supporter pour bénéficier d'une autonomie plus grande. L'idée de partir vivre seul est attirante d'autant plus qu'elle fait partie du modèle social. La réalité est parfois en décalage avec ce dont ils avaient rêvé. Gilles relate le contexte de son départ avec humour :

« J'ai toujours fait celui qui voulait être indépendant, qui est autonome, en dehors de chez ses parents. Donc le soir même, j'ai écrit une grande lettre enflammée pour leur dire que maintenant je peux voler de mes propres ailes. Le lendemain, je leur ai fait la bise, j'ai pris la voiture, j'ai pris le train après, et je suis parti en pleurant. D'un côté beaucoup d'espoir et d'un autre côté beaucoup de tristesse. Mais quand même de sentir la fierté battre parce que maintenant on est grand ! » (19 ans, vit seul depuis un an et trois mois.)

La fierté d'avoir passé une étape nécessaire est importante comme l'explique Camille (21 ans) :

« On a beau être prête pour partir de chez ses parents, on ne l'est jamais vraiment. Et même à 21 ans, ce n'est jamais facile de quitter sa vie, ses parents. Mais je ne regrette rien du tout, je suis fière de l'avoir fait. Après ça, tu te sens plus grand au fond. »

Face à la solitude, certains essaient de la gérer sans la considérer *a priori* comme un problème. Bastien déclare ainsi :

« Quand tu es étudiant, tu ressens souvent la solitude, t'es confronté entre l'univers que t'avais et l'univers d'aujourd'hui. Donc la solitude, tu te dis où tu la places, où est-ce que tu vas la mettre ? Et... tu ne réfléchis pas, et t'attends que ça passe. » (Bastien, 20 ans, vit seul depuis 1 an et demi.)

D'autres ont compris le processus que suit le sentiment de solitude : il apparaît sans prévenir, reste un temps indéfini, puis disparaît soudainement. Laure (18 ans) qui habite seule depuis trois mois explique :

« C'est assez mitigé. Il y a des moments qui sont plus durs que d'autres et... généralement c'est vraiment positif, mais c'est vrai qu'il y a des

moments aussi où, c'est normal, il y a des petites retombées. Il y a des jours avec et des jours sans. »

Emmanuelle Maunaye (2010) a analysé les sources du sentiment de solitude des étudiants résidant à Tours. L'auteure explique qu'il peut s'agir d'une mise à l'épreuve de la réalité, de la difficulté à se débrouiller, à se gérer, mais aussi de la peur d'être seul. Parfois, il peut s'agir de la crainte de sortir seul dans la ville. Ceux qui habitent en cité universitaire soulignent l'exiguïté de leur logement (9 m²), qu'ils ne peuvent pas décorer et dans lequel il est difficile d'inviter des amis, voire interdit de les accueillir pour dormir. De plus, l'organisation spatiale de la cité universitaire fait qu'il n'y a pas de pièce commune pour partager le repas avec d'autres personnes. Le week-end est un moment difficile à gérer pour les étudiants qui ne peuvent pas rentrer « chez eux », c'est-à-dire chez leurs parents. Clarisse raconte :

« En fait, vu que moi je ne rentre que pendant les vacances scolaires, c'est quand même un peu long. Du coup, la solitude, je la ressens quand même beaucoup comparé à quelqu'un qui vit avec ses parents. En fait, le bon *timing* je pense que c'est quand tu as ton appartement, tu es toute seule toute la semaine, mais le week-end tu rentres. » (19 ans, vit seule depuis un an et trois mois.)

Le poids de la solitude s'accroît lorsqu'il y a un cumul des difficultés, notamment financières. Karima habite loin de chez ses parents et dispose d'un faible budget dont elle ne précise pas le montant :

« Il faut dire que la vie étudiante est très difficile en ce moment car on arrive en hiver et donc le fait qu'on est tout seul, on ne se sent pas très bien. Et au niveau financier également, car la bourse que je touche n'est pas assez suffisante pour pouvoir combler tous les besoins financiers. » (19 ans, vit seule depuis un an.)

La solitude est souvent accompagnée du sentiment que la souffrance aide à grandir, que c'est une étape nécessaire pour l'entrée dans le monde des adultes.

« C'est vrai que je ressens beaucoup la solitude. Mais après, peut-être que pour mon avenir c'est positif aussi, peut-être que plus tard je me dirais que j'ai été vraiment bête d'avoir réagi comme ça. » (Claire, 18 ans)

Laure décrit les difficultés de sa nouvelle vie :

« En fait tu construis, tu construis, tu construis. Et puis à un moment donné, en haut c'est un peu plus dur. C'est un peu comme si tu faisais un jeu et tu devais monter des niveaux et que c'était un peu plus dur. » (Laure, 18 ans, vit seule depuis trois mois.)

Le sentiment de solitude existe bien, mais la grande majorité des étudiants rencontrés parviennent à le gérer, notamment en utilisant des stratégies variées.

LES STRATÉGIES DE CONTOURNEMENT

Certains étudiants mettent en place des stratégies de contournement pour arriver à supporter la solitude, à se sentir moins seuls. Les technologies de l'information et de la communication (TIC) et notamment Internet sont des outils très importants pour rester en contact avec les amis et les parents, la télévision pour éloigner le sentiment de solitude, et les rencontres physiques avec les camarades de classe et amis pour créer ou renforcer les liens. Les étudiants interviewés sont connectés sur les réseaux sociaux entre trente minutes et deux heures effectives par jour. Amélie, étudiante en IUT, aime cela :

« C'est sympa d'avoir Internet parce que c'est un lien avec les personnes que je ne peux pas voir tout le temps, donc c'est important. » (18 ans, vit seule depuis trois mois.)

Si tous les étudiants interrogés, ou presque, parlent de moments de solitude, ils les évoquent souvent comme une contrepartie à supporter pour bénéficier d'une autonomie plus grande. L'idée de partir vivre seul est attirante d'autant plus qu'elle fait partie du modèle social.

Les conversations téléphoniques ont lieu surtout avec la famille. Les forfaits sur les portables étant limités en durée d'appel, les parents appellent davantage. « La communication s'établit assez facilement lorsque les jeunes reconnaissent un traitement d'adulte à adulte : fait d'autant plus saillant que le père devient aussi un interlocuteur privilégié (et pas seulement la mère). Les deux parents deviennent parfois des confidents et même quelquefois des complices. Cet échange est

beaucoup plus limité lorsqu'il s'agit de jeunes étudiants qui ne s'estiment pas être traités en adulte. » (Cicchelli, Erlich, 2000, p. 68.) Pour certains, comme pour Camille (21 ans), sortir est nécessaire, le virtuel ne lui suffit pas. Elle habite seule depuis un an et demi dans un logement de 13 m² :

« J'appelle mes amis, la famille ou sinon je regarde des photos et me remémore des bons souvenirs. La plupart du temps, ces moments ne durent pas longtemps, mes proches arrivent à me remonter le moral facilement. Mais quand ça ne va pas du tout, car ça arrive, j'ai besoin de bouger. Donc je prends ma voiture et je vais voir mes amis ou je vais me promener. »

Le groupe d'amis devient essentiel : « Il faut se lier, entrer dans un petit groupe et un réseau, surmonter le sentiment de solitude, s'accrocher à d'autres. » (Dubet, 2004, p. 185.)

Ces stratégies pour faire face à la solitude permettent aux jeunes étudiants de dresser un bilan plutôt positif de leur situation. Dans une minorité de cas, cela ne suffit pas. Ils parlent alors de souffrance, de tristesse, de sentiments plus difficiles à gérer, à maîtriser, à contrôler et à supporter. Ils

évoquent l'envie qui mûrit de tout quitter et de partir. Anne explique ainsi le paradoxe de sa vie :

« Il y a quand même du mauvais parce que c'est vrai qu'on est tranquille, on est tout seul, mais quand on est trop tout seul, au bout d'un moment... Oui, j'ai eu quand même du mal parce que je n'aime pas être seule. Pourtant j'ai choisi de vivre seule. » (20 ans, vit seule depuis un an et demi.)

Céline fait le bilan suivant :

« J'en souffre quand même beaucoup, surtout en ce moment. Je préférerais que ma famille vienne habiter Rouen, soit vraiment de retourner là-bas. Bon là, je me dis que c'est pour mon avenir, il faut faire des concessions, il faut un minimum être adulte et voilà. Mais je trouve cela dommage. » (18 ans, vit seule depuis trois mois.)

Elle poursuit en expliquant :

« Être toute seule, c'est vraiment pesant. Et tout à l'heure, je te disais, c'est le néant mais c'est vraiment le néant... C'est vraiment... Je ne sais pas... Il faut s'imaginer qu'en fait tu vis avec plein de monde et du jour au lendemain tu te retrouves comme ça, seule, à ne pouvoir parler à personne. Enfin, surtout le soir quand je rentre, manger toute seule, regarder la télévision toute seule, c'est vraiment triste. »

Lorsque la solitude prend le dessus, les étudiants abandonnent leur appartement, généralement pendant la période de Noël de la première année de vie en solo, et rentrent chez leurs parents. Cela concerne cependant une très faible minorité des interviewés. Loriane y songe :

« J'éprouve un sentiment de solitude et je ne suis pas très heureuse face à cette nouvelle autonomie, du moins différente de celle de chez nos parents. J'hésite à interrompre mon année d'études pour rentrer chez ma mère. »

Cette décision n'est pas facile à prendre car le processus considéré comme accompli est de partir et de ne pas revenir. Toutefois, ces étudiants doivent trouver une solution pour sortir de cette spirale négative, et celle-ci passe majoritairement par le retour chez leurs parents.

CONCLUSION

Pour saisir complètement le processus d'autonomisation, il faut prendre en compte ses limites. L'adversité est constitutive du processus d'acquisition de l'autonomie. Par conséquent, le retour des étudiants chez leurs parents après le premier départ est considéré comme un échec, car ne correspondant pas à la norme dominante.

L'enquête de terrain a montré que pour devenir adultes, les étudiants passent par des moments difficiles, comme s'il fallait souffrir pour grandir. Ce passage est partiellement choisi car la vie en dehors de la famille est à leurs yeux une étape incontournable pour développer l'autonomie.

Il y aurait donc l'idée que savoir être seul dans un logement indépendant est nécessaire à la vie d'un adulte accompli. Pour pouvoir maîtriser sa vie, il faudrait être détaché des liens de dépendance trop forts, psychologiques et affectifs, existant dans la cohabitation, qui empêcheraient l'individu de mener son action librement. On peut en conclure que la séparation physique d'avec la famille et la vie en solo sont considérées comme ayant une fonction importante dans la construction de soi. L'individu doit apprendre à être seul avec lui-même et à se sentir bien ainsi. Il serait mieux armé pour affronter le monde des adultes et la société dans laquelle il vit. La souffrance est souvent associée à la dépendance familiale, conjugale, professionnelle et l'autonomie à la liberté et au bonheur. On constate pourtant que dans les premiers temps qui suivent le départ de chez les parents, la solitude générée par l'autonomie résidentielle peut être vécue douloureusement.

■ BIBLIOGRAPHIE

- ARBONVILLE D., BONVALET C.**, « Évolutions démographiques et transformations de l'habitat en France », in ARBONVILLE D., BONVALET C. (dir.), *Quelles familles ? Quels logements ? La France et l'Europe du Sud*, INED, coll. « Les cahiers de l'INED », n° 157, Paris, 2006, pp. 237-274.
- CHALAND K.**, « Pour un usage sociologique de la double généalogie philosophique de l'individualisme », in SINGLY F. DE (dir.), *Individualisation et lien intergénérationnels. Famille et individualisation*, tome 2, L'Harmattan, Paris, 2001, pp. 31-43.
- CICHELLI V.**, *La conquête de l'autonomie. Parents et jeunes adultes face aux études*, Presses universitaires de France, Paris, 2001.
- CICHELLI V., ERLICH V.**, « Se construire comme jeune adulte. Autonomie et autonomisation des étudiants par rapport à leurs familles », *Recherches et prévisions*, n° 60, 2000, pp. 61-77.
- DUBET F.**, « La jeunesse est une épreuve », *Comprendre*, n° 5, 2004, pp. 275-292.
- EHRENBERG A.**, *La société du malaise. Le mental et le social*, Odile Jacob, Paris, 2010.
- GALLAND O.**, *Sociologie de la jeunesse*, Armand Colin, coll. « U. Sociologie », Paris, 2006.
- GAVIRIA S.**, *Quitter ses parents. Une comparaison franco-espagnole*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », Rennes, 2005.
- GRIGNON C., GRUEL L., BENSOUSSAN B.**, *Les conditions de vie des étudiants*, La Documentation française, coll. « Les cahiers de l'OVE », Paris, 1996.

JEAMMET P., « Comment comprendre les pathologies mentales de l'adolescence ? », *Comprendre*, n° 5, 2004, pp. 99-120.

KAUFFMAN J.-C., *La trame conjugale*, Nathan, Paris, 1992.

KILEY D., *Le syndrome de Peter Pan. Ces hommes qui ont refusé de grandir*, Odile Jacob, Paris, 2000.

MAUNAYE E., *Logements étudiants : mobilité résidentielle programmée, installation provisoire et confort relatif. Le cas des étudiants de l'Université de Tours*, rapport PUCA, La Défense, 2010.

OBSERVATOIRE NATIONAL DE LA VIE ÉTUDIANTE, *La vie étudiante. Repères*, OVE, Paris, 2011.

SECOURS CATHOLIQUE, *Jeunes, une génération précaire. Statistiques d'accueil 2010*, 2010.

SINGLY F. DE, « La question politique des jeunes adultes », in THÉRY I., *Couple, filiation et parenté aujourd'hui. Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*, Odile Jacob/La Documentation française, Paris, 1998.

SINGLY F. DE, « La naissance de l'individu individualisé et ses effets sur la vie conjugale et familiale », in SINGLY F. DE (dir.), *Être soi parmi les autres. Famille et individualisation*, tome 1, L'Harmattan, Paris, 2001.

VAN DE VELDE C., « La fabrique des solitudes », in ROSANVALLON P., *Refaire société*, Le Seuil, coll. « La République des idées », Paris, 2011.

■ L'AUTEURE

Sandra Gaviria

sgaviria@orange.fr

Maître de conférences en sociologie, université du Havre.

Thèmes de recherche : jeunesse ; comparaisons internationales ; parentalité ; identité.

A notamment publié

GAVIRIA S., « Jeunesse et construction de soi en France et en Espagne », *Les cahiers de profession banlieue*, février 2010, pp. 27-40.

GAVIRIA S., « Politiques de logement et autonomie résidentielle de la jeunesse en Espagne », *Informations sociales*, « Politiques de la jeunesse en Europe », n°s 165-166, 2011, pp. 146-154.

GAVIRIA S., « Dime cómo te construyes y te diré como te irás de casa », *Revista Jóvenes y más*, « La emancipación de los jóvenes en Europa », n° 1, 2011.